

je ne me trompe, ne sera pas de longue durée; et j'accepterai les offres d'un digne prêtre qui demeure dans un petit village écarté. Je ne vois pas de difficultés à ce que tu m'y accompagnes. Je ne crains qu'un danger pour toi.

—Lequel, mon Père, et ne saurait-on le conjurer? lui demandai-je avec anxiété.

—Chemin faisant, me répondit-il tu entendras le bruit des armes: l'odeur du sang ne pourrait-elle pas te troubler la tête?

—Voulez-vous prendre part à la lutte, mon Père?

—Moi! jamais! ces mains qui élèvent chaque jour l'hostie consacrée, ne doivent pas être teintes de sang.

—Eh bien! je suivrai votre exemple.

Nous passâmes ce temps d'orage dans une paroisse située sur le versant des Pyrénées. Le village était peu considérable, mais nous avions là d'agréables perspectives et un air sain, quoique très-froid.

—Figure-toi, me disait le père Joseph, que cette vallée est notre couvent, cette petite maison notre cellule, et ce sanctuaire notre église. Ainsi tu t'apercevras à peine que nous avons changé de demeure. Continuons donc ici nos exercices du cloître.

Et il m'éveillait pour l'office de la nuit, m'assignait mes occupations pour le lendemain, et s'imposait les mêmes abstinences et les mêmes privations que s'il eût été au couvent. Quand il apprenait que quelqu'un, dans une métairie éloignée, avait besoin des secours du prêtre, nous partions aussitôt ensemble, et toujours à pied; car il disait que cet exercice et les consolations spirituelles que nous allions goûter, nous donneraient de nouvelles forces pour l'âme et pour le corps.

C'est ainsi que s'écoulèrent pour nous les jours funestes de la première tempête. A peine en ressentimes-nous le choc, car nous n'avions guère fait que changer de solitude, ayant transformé notre petite cure en un couvent. Le bruit de la lutte arrivait parfois jusqu'à nous, mais comme un écho affaibli dont les derniers sons expiraient à l'entrée de notre vallée.

—Manuel, me disait le père Joseph, redoublons nos prières, car nos frères en ont maintenant plus besoin que jamais. Ils s'acharnent avec une aveugle fureur les uns contre les autres, et se combattent à outrance. Ils n'ouvrent la bouche que pour proférer des menaces, et ne travaillent que pour détruire. Ils sont vraiment bien malheureux.

Un jour, le bruit se répandit qu'on venait d'organiser une sorte de croisade, et nous vîmes tous les habitants de notre petite paroisse abandonner leurs demeures. Ils allaient et venaient d'un air inquiet, disant qu'ils voulaient faire une dernière tentative.

—Nous aussi, me dit le père Joseph, faisons un dernier effort. Prions Dieu de jeter sur eux tous un regard de miséricorde, et de ne plus permettre que leurs mains soient souillées du sang de leurs frères.

Nous apprîmes bientôt que le bruit de la lutte avait entièrement cessé.

—O mon Dieu, s'écria le père Joseph, étouffez dans l'âme des vainqueurs tout sentiment de colère, et faites que par leur douceur ils éteignent dans le cœur des vaincus la soif de la vengeance.

Un jour il se leva de très-bonne heure, et me dit :

—Manuel, mes vœux me rappellent, et tu sais que je ne l'ai point oublié.

—Je me souviens aussi de mes promesses, lui répondis-je.

—Mais songe que les nuages qui viennent de se dissiper pourront bientôt reparaitre plus sombres et plus menaçants.

—Qu'importe, mon père, pourvu que vous soyez à mes côtés?

—Manuel, reprit-il, je puis te manquer le jour où tu t'y attendras le moins. Que feras-tu alors, si tu ne comptes que sur mon faible appui?

—Chaque jour, lui dis-je, je puis de nouvelles forces dans vos conseils, et si je devais jamais m'éloigner de vous, votre souvenir, avec l'aide de Dieu, me protégerait.

—Je n'ai plus qu'une crainte, Manuel.

—Laquelle, mon Père?

—Ton cœur est-il en paix?

—Mon cœur ne bat qu'autant qu'il faut pour entretenir en moi le souffle de la vie.

—N'es-tu obsédé d'aucun souvenir?

—Le passé est mort pour moi; je ne songe plus qu'à l'avenir.

—Retournons donc à notre demeure, Manuel, et allons retrouver ces cellules qui faisaient nos délices.

## XXI.

Si l'on me demande quel genre de vie je menai dans le cloître, je dirai que nos occupations étaient à peu près les mêmes chaque jour. Pendant que l'on réparait le collège des Missions qui avait besoin d'être rétabli, on nous reçut dans le principal couvent de la Province, où nous suivîmes les mêmes exercices qu'au collège.

A minuit, tous les religieux, sans exception, se rendaient au chœur. Nous faisons ensuite une demi-heure d'oraison mentale et, à deux heures, nous rentrions dans nos cellules. De très-grand matin nous retournions au chœur pour réciter les petites Heures. Alors nous assistions à la messe conventuelle qui n'était chantée qu'aux jours de dimanches et de fêtes, puis nous faisons une autre demi-heure d'oraison. Les Pères qui disaient la messe s'acquittaient de ce devoir dans l'ordre prescrit, après quoi nous déjeunions. Le temps qui restait jusqu'à dix heures était consacré à l'étude; de dix à onze avaient lieu les conférences morales. De là nous passions au réfectoire, où chacun de nous, à tour de rôle, faisait, pendant le diner, la lecture édifiante: l'ordre n'était interrompu que quand on désignait, par pénitence, un autre lecteur. On m'imposa souvent cette épreuve pendant mon noviciat. L'usage des nappes, à table, nous était inconnu. A certains jours prescrits, après les grâces, nous lavions nous-mêmes la vaisselle, en signe d'humilité. Ensuite, nous nous rendions tous à l'église, où nous faisions le chemin de la croix devant le Saint-Sacrement.

Nous retournions à nos cellules, et, à une heure et demie, nous entendions la cloche nous appeler au chœur. Nous restions là trois quarts d'heure pour réciter Vêpres et Complies. L'office terminé, nous nous rendions à la conférence, qui avait pour objet, le vendredi, la règle de l'Ordre, le samedi, divers points du Rituel, et les autres jours de la semaine, différents cas de théologie mystique. Ordinairement nous sortions de cette seconde conférence à trois heures de l'après-midi. Le reste du temps, jusqu'à cinq heures et demie, était consacré à l'étude.

Alors le son de la cloche nous appelait de nouveau pour aller faire une heure d'oraison mentale. Puis, nous nous rendions au réfectoire pour la collation ou le souper, selon les jours. Ensuite nous retournions au chœur, où nous chantions une hymne en l'honneur de la sainte Vierge, après quoi nous récitions le chapelet. Puis venait, trois fois la semaine, conformément aux statuts de l'Ordre, ce que l'on appelait l'exercice de la discipline.

A huit heures un quart on donnait le signal de la retraite et du silence, et chacun, après avoir fait sa prière, se livrait au repos jusqu'à minuit, pour recommencer le lendemain les mêmes exercices.

Le jeudi était jour de congé, et, ce jour-là, il n'y avait pas de conférence le matin ni le soir. Nous faisons, de dix à onze heures du matin, l'oraison mentale du soir, et l'après-midi était employée à une promenade dans les sites agrestes et solitaires.

Le silence qui régnait dans le couvent était admirable. Quand, pour nous délasser des travaux de l'esprit, on nous donnait quelque occupation matérielle, notre silence nous eût fait prendre pour de véritables machines. Cependant, si l'un de nous ne pouvait chasser de son imagination une idée mondaine, on lui faisait réciter à voix basse, pendant son travail, un ou plusieurs psaumes qu'on lui indiquait.

Ni dans les galeries, ni dans les cours, ni dans le jardin, il n'était permis de se réunir en groupes; on ne devait même pas se promener dans l'intérieur des cellules de manière à être entendu. Aucun religieux, quelque élevé qu'il fût en dignité, ne se dispensait des exercices communs, même les plus humiliants. L'un de ces derniers avait lieu le vendredi soir, pendant l'oraison mentale. Le religieux de semaine, une grosse corde au cou, une couronne d'épine sur la tête, les épaules chargées d'une lourde croix, longue de plus de dix palmes, et les pieds entièrement nus, même dans les jours les plus rigoureux de l'hiver, faisait toutes les stations du chemin de la Croix, tandis que ses frères étaient occupés à méditer. J'ai vu le père Gardien lui-même remplir ce pénible devoir. Je l'ai vu pareillement, les jours où l'on célébrait la messe conventuelle, servir la communauté au réfectoire, comme un simple frère lai. Du reste, les exercices de ce genre étaient très-fréquents, et si je n'en ai mentionné que quelques-uns, c'est que je les ai plus présents à la mémoire, à cause de l'impression qu'ils m'ont laissée.

Nul n'était dispensé de ces exercices, excepté les religieux qui devaient prêcher ce jour-là, ceux qui assistaient les malades et les agonisants, ou ceux qui étaient retenus par un motif quelconque. Du reste, dans notre milice, les chefs remplissaient les mêmes devoirs que les simples soldats.

Quant à moi, outre que je suivais la règle commune, on éprouva ma vocation de mille manières. On me réprimandait, même quand j'avais exactement fait mon devoir. Quelquefois, on m'imposait une sévère pénitence, sans que je pusse deviner en quoi j'avais manqué. Il m'était défendu de répliquer à mes maîtres, et ils m'enseignaient parfois des erreurs en géographie, en histoire ou en physique, dans le seul but de me mettre à l'épreuve. Je passais ordinairement les heures d'étude dans la bibliothèque du couvent, et quand on me voyait plongé dans une lecture qui m'intéressait: "Lève-toi," me disait un Père; et il m'ordonnait de prendre un balai et de balayer la salle.

Un soir que la cloche venait de donner le signal du repos, le père Joseph entra dans ma cellule et me dit:

—Ton temps d'épreuve s'achève, Manuel, et voici le moment de te prononcer. Persistes-tu dans ta résolution?

—Maintenant comme toujours, lui répondis-je; ce n'est que dans le cloître que je puis me rendre utile aux hommes.

—Suis-moi donc, me dit-il.

Nous nous dirigeâmes vers l'église; mais d'abord nous passâmes par une des cours, que nos frères avaient transformée en parterre. Le père Joseph s'y arrêta, et me dit que nous avions à faire deux ou trois bouquets de roses et d'œillets pour orner le grand autel. Il y avait longtemps que je n'avais touché une fleur, et j'évitais même de les regarder quand j'en apercevais. Cependant j'obéis. Je détachais l'une après l'autre, d'une main tremblante, les fleurs de leurs tiges, et je les ajustai. Je sentais dans mon cœur des palpitations que je n'avais pas éprouvées depuis bien longtemps. Je réussis enfin à me vaincre, non sans de grands efforts, et je présentai les deux bouquets au père Joseph qui me regardait d'un air triste.

—Ne veux-tu pas, me demanda-t-il, faire une promenade en ce moment où il semble que la fraîcheur dilate la poitrine, où la solitude et le silence invitent à la méditation et où rien ne peut nous distraire? Lève la tête, Manuel, et vois cette innombrable multitude d'étoiles, qui offrent un si merveilleux spectacle. Regarde de l'autre côté de cette lune d'un aspect si paisible, et qui semble nous inviter au silence et au repos.

Je la regardai, mais je baissai aussitôt les yeux, et je restai la tête penchée sur ma poitrine.

—Manuel, me dit le Père, cette pâle lumière te parle-t-elle toujours un mystérieux langage? S'il en est ainsi, renonce au cloître, car tu le peux encore.

—Non, mon Père, lui répondis-je; cette lumière, il est vrai, parle encore à mon cœur, mais ce n'est que pour me rappeler d'anciennes douleurs, maintenant évanouies. Mes souvenirs, loin d'être dangereux, me font comparer mes souffrances passées avec mon bonheur présent.

—Songe bien, me dit le Père, que ces bouquets que tu viens de composer orneront l'autel devant lequel tu vas prononcer tes vœux.

—Je le sais, mon Père, et si vous me l'ordonnez, j'effeuillerais demain toutes ces fleurs, et j'émaillerais de leurs vives couleurs le temple où je dois offrir mes vœux à l'Eternel.

—Que sa volonté soit faite, dit le Père, en élevant vers la voûte étoilée ses bras et ses regards.

—Est-ce à dire que le moment soit proche? lui demandai-je?

—Sache que demain même tu appartiendras au siècle ou au tombeau.

Je me jetai dans les bras de mon second père. Les sanglots étouffaient ma voix; je pouvais à peine respirer, et je fus obligé d'appuyer mon front sur le sein de cet homme vénérable.

—Tu pleures? me demanda-t-il.

Je ne pouvais pas pleurer, mais, dès que j'entendis sa douce voix, les larmes s'échappèrent de mes yeux.

Il me fut impossible de lui répondre.

—Tu pleures? répéta-t-il?

—Oui, mon Père, je pleure de joie, répondis-je.

—Veux-tu que nous retardions de quelques jours la solennité?

—Non, mon Père.

—Mais ces pleurs, Manuel?

—C'est le dernier adieu donné aux faiblesses de la nature.

Et ayant relevé mon front, je m'essuyai le visage, et j'eus le courage de regarder en face l'astre des nuits.

—Donnez-moi ces bouquets, mon Père, dis-je ensuite.

—Pourquoi, Manuel?

—Pour que j'en orne moi-même l'autel du sacrifice.

## XLII

Le lendemain, le son des cloches attira beaucoup de monde à l'église. Celle-ci était ornée comme aux jours des plus grandes solennités. Les frères lais, les enfants de chœur, les religieux de semaine chargés de veiller à la propreté et à l'embellissement du temple, allaient de côté et d'autre, aussi silencieux, mais plus affairés que de coutume. Le jardin et les parterres des cours furent dépouillés de toutes leurs fleurs pour la décoration de l'église. Ce jour-là parurent les ornements les plus précieux. La statue de la Vierge, que l'on honorait sur le grand autel, fut parée de ses plus riches vêtements. Plusieurs lustres de cristal furent suspendus aux voûtes. Bientôt on vit l'église brillamment illuminée. Tous les religieux, précédés de la croix, vinrent en procession me chercher dans ma cellule, en chantant un psaume qui appelait sur moi les bénédictions de l'auteur de la grâce. C'était la première fois que j'entendais des voix humaines troubler le repos de ces solitudes. Ces chants religieux, graves et austères, retenussaient dans le temple, dans les galeries et dans les cellules, remplissant tout de leurs harmonies.

Quand j'arrivai dans le sanctuaire, je respirai le parfum des fleurs; je vis les nuages d'encens qui s'élevaient vers les voûtes, et j'entendis le son de l'orgue qui faisait retentir les airs de joyeuses mélodies. Cette magnificence peu usitée, l'espèce d'ovation dont j'étais l'objet, ces lumières innombrables qui répandaient de vives clartés jusque dans les coins les plus reculés de l'église, la voix sonore des Pères qui me conduisaient pour ainsi dire par la main devant l'autel, et la foule qui se pressait pour me voir passer, tout contribuait à enflammer mon imagination. Il me semblait que chaque pas que je faisais me rapprochait du but, et que je touchais à l'accomplissement de mes desirs. J'aurais souhaité moins de pompe, moins de lumière, moins de regards fixés sur mon visage; mais le père Joseph m'avait dit que mon sacrifice devait subir cette dernière épreuve publique. Je devais donner ce dernier adieu au siècle, non d'une manière timide, comme quelqu'un qui craint de s'entendre lui-même, mais à haute et intelligible voix, comme quelqu'un qui veut que tout le monde l'entende. La religion me tendait les bras au milieu des parfums et des fleurs, au son des plus douces harmonies, parmi une foule nombreuse, et en présence des grandeurs de la terre.

Au moment où les parfums caressaient le plus délicieusement mon odorat, où les plus épais nuages d'encens donnaient, à mes yeux, un aspect magique aux voûtes du temple et à l'ensemble des lumières, où les chants religieux, la voix fraîche et suave des enfants du chœur, et les plus douces mélodies de l'orgue enchantaient mes oreilles, le célébrant prononça ces paroles:

"Dieu tout-puissant et éternel, recevez cette hostie sans tache que je vous offre, quoique indigne."

(A continuer)

M. A. Granier de Cassagnac, ancien député du Gers, était depuis longues années maire de la commune de Plaisance, dans le Gers. Il vient d'être remplacé en cette qualité. L'Ordre publie une lettre de lui à ce sujet.

D'autre part, M. Paul de Cassagnac, maire de la commune de Couloumé, ayant appris la révocation de son père, adresse au préfet du Gers une lettre que nous trouvons également dans l'Ordre et par laquelle il donne sa démission.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## NAISSANCE.

A West Boylston, Mass., Etats-Unis, le 20 du mois courant, la dame de M. Edouard Maillet, un fils.

## MARIAGE.

A St. Paschal de Kamouraska, par Messire l'abbé Patry, curé du lieu, T. H. Bélanger, écrivain, agent du Grand-Tronc, à Dile, M. T. Alvina, fille de feu J. A. O'Leary, écrivain, médecin.

## DÉCÈS.

A Grosvenordale, Conn., le 28 mars dernier, à l'âge de 61 ans et 2 mois, Narcisse Poitras, forgeron, né à St. Roch de l'Acadian, ci-devant de Montréal, et domicilié aux Etats-Unis seulement depuis 10 mois. Il laisse pour héritier sa femme, une épouse inconsolable et 11 enfants qui le regretteront longtemps.